

Le centon de Pitchipoï

Claire Gillie

Ce **CENTON** n'est pas celui de la crèche ; ce n'est pas le santon coloré qui fige dans un mouvement de tous les jours ceux et celles qui, un jour, ont fait le voyage jusqu'à la crèche ... Non ... et pourtant ...

Le centon, c'est le nom d'une forme littéraire, forme composite qui réécrit un texte autre d'après plusieurs lectures. Travail de mémoire, donc, travail de langue, travail de repétrissage du texte pour, d'une forme à l'autre, continuer à la faire parler. Travail de rapiéçage, de reliure des textes entre eux, des textes qui n'étaient pas faits pour se rencontrer. Sinon par la voix qui peut faire ici couture, une voix qui depuis la crèche regarde les chambres à gaz. Une voix qui regarde Pitchipoï, une voix qui se risque à faire entendre « le centon de Pitchipoï ». Pitchipoï ce lieu qui fige dans un mouvement de mémoire ceux et celles qui, un jour, ont fait le voyage de Pitchipoï.

Matricule 169922 : Serge Smulevic, déporté à Auschwitz écrit en mai 2002 : Partir à **PITCHIPOÏ**¹...

« Je me souviens qu'à Drancy, lorsqu'un convoi se formait, les naïfs posaient la question : « Et où ils vont partir, tous ceux-là ? » Et on leur répondait : « à Pitchipoï »... « Pitchipoï », c'est du Yiddish, et ça ne veut strictement rien dire, mais dans nos bouches ce mot avait pris la signification d'un pays très lointain, d'une contrée inconnue, soit néfaste, ou peut-être miraculeuse pour certains.

Mais quand les déportés arrivaient dans un camp, à Auschwitz, ou ailleurs, immédiatement ils comprenaient qu'ils étaient arrivés dans ce fameux « Pitchipoï ».

Mais ce n'était pas encore le bon « Pitchipoï », ce n'est que quand les cendres de leurs corps s'engouffraient dans les cheminées des fours crématoires et tourbillonnaient dans le ciel qu'ils partaient vraiment à « Pitchipoï »...

De là l'expression « partir pour Pitchipoï », née à Drancy et que certains, dans leur naïveté ou [...] dans leur immense espoir, prenaient peut-être encore pour l'extraordinaire pays du Magicien d'Oz.... »

Pitchipoï, c'est une gare qui a sa rue de l'arrivée ; mais nul n'y vit jamais une rue du départ².

Il y a les gens qui arrivent³. Ils cherchent des yeux dans la foule de ceux qui attendent ceux qui les attendent. Ils les embrassent et ils disent qu'ils sont fatigués du voyage.

Il y a les gens qui partent. Ils disent au revoir à ceux qui ne partent pas et ils embrassent les enfants.

Il y a une rue pour les gens qui arrivent et une rue pour les gens qui partent.

Il y a un café qui s'appelle « A l'arrivée » et un café qui s'appelle « Au départ ».

Il y a des gens qui arrivent et il y a des gens qui partent.

¹ http://d-d.natanson.pagesperso-orange.fr/serge_poemes.htm

² Les phrases insérées en italiques sont des articulations qui permettent de « coudre » entre eux les extraits de textes qui composent ce centon.

³ Charlotte DELBLO : *Aucun de nous ne reviendra*, Gonthier éd., 1965, Minuit éd., 1970, 1979, 1995.

Mais il est une gare où ceux qui arrivent sont justement ceux-là qui partent
Une gare où ceux qui arrivent ne sont jamais arrivés, où ceux qui sont partis ne sont jamais
revenus.

C'est la plus grande gare du monde.

C'est à cette gare qu'ils arrivent, qu'ils viennent de n'importe où.

Ils y arrivent après des jours et après des nuits

Ayant traversé des pays entiers

Ils y arrivent avec les enfants même les petits qui ne devaient pas être du voyage.

Ils ont emporté les enfants parce qu'on ne se sépare pas des enfants pour ce voyage-là.

Ceux qui en avaient ont emporté de l'or parce qu'ils croyaient que l'or pouvait être utile.

Tous ont emporté ce qu'ils avaient de plus cher parce qu'il ne faut pas laisser ce qui est cher
quand on part au loin.

Tous ont emporté leur vie, c'était surtout sa vie qu'il fallait prendre avec soi.

Et quand ils arrivent

ils croient qu'ils sont arrivés

en enfer

possible. Pourtant, ils n'y croyaient pas.

Ils ignoraient qu'on prit le train pour l'enfer mais puisqu'ils y sont ils s'arment et se sentent
prêts à l'affronter

avec les enfants les femmes les vieux parents

avec les souvenirs de famille et les papiers de famille.

Ils ne savent pas qu'à cette gare-là on n'arrive pas. [...]

La gare n'est pas une gare. C'est la fin d'un rail. Ils regardent et ils sont éprouvés par la
désolation autour d'eux.

(Le matin la brume leur cache les marais.

Le soir les réflecteurs éclairent les barbelés blancs dans une netteté de photographie astrale.

Ils croient que c'est là qu'on les mène et ils sont effrayés). [...]

Ils voudraient savoir où ils vont. Ils ne savent pas que c'est ici le centre de l'Europe.

Ils cherchent la plaque de la gare. C'est une gare qui n'a pas de nom.

Une gare qui pour eux n'aura jamais de nom. [...]

(Pitchipoï ; ce nom d'aucun nom qui a la candeur des comptines de l'enfance)

Il arrive des trains et des trains il en arrive tous les jours et toutes les nuits toutes les heures de
tous les jours et de toutes les nuits.

C'est la plus grande gare du monde pour les arrivées et les départs.

Il n'y a que ceux qui entrent dans le camp qui sachent ensuite ce qui est arrivé aux autres et
qui pleurent de les avoir quittés à la gare parce que ce jour-là l'officier commandait aux plus
jeunes de former un rang à part

il faut bien qu'il y en ait pour assécher les marais et répandre les cendres des autres

et il se disent qu'il aurait mieux valu ne jamais entrer ici et ne jamais savoir.

Vous qui avez pleuré deux mille ans

un qui a agonisé trois jours et trois nuits

quelles larmes aurez-vous

pour ceux qui ont agonisé
beaucoup plus de trois cent nuits et beaucoup plus de trois cent journées
combien
pleurerez-vous
ceux-là qui ont agonisé tant d'agonies
et ils étaient innombrables

Ils ne croyaient pas à la résurrection dans l'éternité
Et ils savaient que vous ne pleureriez pas.

O vous qui savez [...]
Saviez-vous que les pierres du chemin ne pleurent pas
qu'il n'y a qu'un mot pour l'épouvante
qu'un mot pour l'angoisse
Saviez-vous que la souffrance n'a pas de limite l'horreur pas de frontière
Le saviez-vous
Vous qui le savez. [...]

*Vous qui savez
Vous leur direz
A ceux qui ne savent pas encore*

Vous leur direz les matins blêmes⁴
quand sur les rires acérés
ont dérapé les vagues de haine

Vous leur direz les balafres putrides
quand sur les épaves abandonnées
s'est fracassée la houle de silence avide

Vous leur direz les viols tapis
au lointain exil
de vos passés meurtris

Vous leur direz les songes ravalés
au hideux exil
de vos âmes dévoilées

*Vous leur direz
Que le nom de Pitchipoï
Jamais ne doit pas partir en fumée.*

Vous leur direz :
« moi⁵
qui avais si peur de ton oubli

⁴ Yves ALPHANDARI : *Le silence m'a dit des larmes*, recueil de poèmes édités à compte d'auteur.

⁵ Ibid.

crois-tu que je puisse jamais oublier
l'adieu consolateur
de leur regard

moi
qui avais si peur de ton oubli
j'ai des souvenirs
de nudité
de corps hors corps
en souffrance exilés »

Vous leur direz :
« toi
qui m'avais donné
les rêves les plus fous
au plus profond de mes nuits
ne te retourne pas
Il est des souffrances
Qui ne veulent pas mourir ... »

*Vous leur direz
Qu'après Pitchipoï*

Il est des soirs⁶
De solitude
Où le silence blesse
Nos âmes impalpables
Où les déserts brûlent
Notre mélancolie

Il est des soirs
Aux sarcasmes funèbres
Aux étoiles voilées
Par nos larmes amères

Il est des soirs
Sans rivage propice
Sans visage à quérir
Des soirs
Aux brumes élégiaques
Aux mélodies funèbres

Il est des soirs
Proches du partir
Des soirs de fièvre
Où les sources tarissent

⁶ Ibid.

Il est des soirs
Qui pleurent
Leur trop de souvenirs
Ou
Qui meurent
Sans le moindre poème

*Vous leur direz
Que depuis Pitchipoï*

Leur absence est niele dense⁷
Sombre litham qui masque le soleil

Leur absence est lave fauve
Sang-feu qui exangue votre âme

Sombre le soleil noir aux masques noirs de leur absence !
Lave vos chairs au sang fauve de leur absence !
Torture vos âmes à la plaie exsangue de leur absence !
Déforme vos voix en un cri expiatoire

Cri⁸!
Bruit sinistre d'un crissement sur les vitres
Fruit acide d'un silence en délire
Nuit terrible d'une absence en maudire

Hurle!
Pur exorcisme de l'angoisse - hébétude
Dur paroxysme de la violence -turpitude
Brûle - me fascine -Insolence -me dénude

Cri!
Crime en souffrance de désir
Crise d'existence en devenir
Crible mon silence - me délivre!

Crie au lieu d'écrire
Crie faute de dire!

Cri parasite me décrypte!
Cri me crispe ...
Gris silence m'éclipse.
Mais qu'aucune éclipse ne vienne taire ton nom, Pitchipoï

⁷ D'après Yves ALPHANDARI : *Le silence m'a dit des larmes*, recueil de poèmes édité à compte d'auteur.

⁸ Claire GILLIE, *Clelia Gabyrel : Cri (Permutance)*, inédit, mais cité dans ma thèse de doctorat « *La voix au risque de la perte ; de l'aphonie à l' « a » phonie* ».

Pitchipoï, mot cri, mot écran, mot étreint, mot écrin, comme un écrin tour à tour ouvert et refermé sur des éclats de pierre ; mais ce ne sont jamais les mêmes pierres, ni les mêmes éclats. Pitchipoï, mot de tous les feux et de toutes les fumées ; et pourtant, à le prononcer, il gèle à pierre-fendre en nos cœurs ravagés.

A Pierre fendre⁹

Et le temps s'écartèle
Fêlure des sanglots réprimés

A Pierre tendre

Et l'espérance s'amoncelle
Fossile des désirs apaisés

A Pierre cendre

Et le silence t'interpelle
Volute de solitude épuisée ...

Nous ne demandons pas que l'éclat de la pierre¹⁰
Soit jamais ressoudé au rocher de granit
Et que le lourd silence et que l'abject hier
Se rappellent l'espoir du cristal qui l'habite.

Nous ne demandons pas que les lèvres amères
Soient jamais étirées à l'aube d'un sourire
Et que le lourd passé et que l'abject enfer
Rejettent à jamais l'émoi du souvenir.

Nous ne demandons pas que les vers de Péguy
Soient jamais restaurés au livre des douleurs
Mais que ce lourd plagiat et que l'abject écrit
Fassent survivre la mémoire de leur dernière heure.

Car

Si nous sommes là en silence¹¹,
âmes de peu de durée
entre les sombres demeures,
c'est de crainte que tu meures,
murmure perpétuel

⁹ Claire GILLIE, *Clelia Gabyrel : A pierre fendre (Permutance) inédit, mais cité dans ma thèse de doctorat « La voix au risque de la perte ; de l'aphonie à l'« a » phonie ».*

¹⁰ Claire GILLIE, *Clelia Gabyrel, Nous ne demandons pas (d'après Péguy : « Prière de demande », in La tapisserie de Notre Dame, in Œuvres poétiques complètes)*

¹¹ Claire GILLIE, *Clelia Gabyrel : Le passage, (après une lecture de Jacottet)*

de la mémoire cachée

La mémoire est bâtie sur un abîme, elle est tremblante,
hâtons-nous donc de demeurer dans ce vibrant séjour,
car elle s'enténébre de poussière en peu de jours.

Une porte a peut-être été poussée en ces parages,
une étendue offerte en silence à notre séjour

«Où sommes-nous?» Perdus dans le cœur du
souvenir. Ici, plus rien ne parle que,
Sous notre peau, sous l'écorce et la boue,
avec sa force de taureau, le sang
fuyant qui nous emmêle et nous secoue.

Qu'est-ce qui se ferme et se rouvre
suscitant ce souffle incertain?
Si c'était le «voile du Temps» qui se déchire,
la «cage du corps» qui se brise,
si c'était l'« autre naissance» ?

On passerait par le chas de la plaie,
on entrerait vivant dans l'éternel [...]
une obole pour le passeur
Un simple souffle, un nœud léger de l'air,
une graine échappée aux herbes folles du Temps,
rien qu'une voix qui volerait chantant
à travers l'ombre et la lumière.

Cris en mouvement dans l'espace;
le désir même est oublié
pour ce qui se plie et se déplie
devant la bouche de l'aube. [...]

Avant qu'il ne soit trop tard,
avant qu'il en soit fini [...]
puissiez-vous vous souvenir encore
du seuil ouvrant sur une telle nuit.

Comme ce centon de Pitchipoï

Certaines paroles bouleversent¹²
Tout le silence à vivre

Attise cette parole
qui ne se détourne pas des hommes
mais s'ébauche vers eux

¹² Claire GILLIE, *Clelia Gabyrel : Certaines paroles, (après une lecture d'Andrée Chedid), inédit*

Écoute
En deçà des mots en chaîne
des paroles empaillées
des brindilles de l'heure
du cirque de nos ombres
des larmes bues à pleine bouche
des refuges qui séparent

Écoute
la turbulence
de l'arbre bâillonné

En chacun

Partout

Reconnais

le grain
la pierre première
le cri de l'être
l'inflexible lueur

Et chante!

Chante

Face à l'énigme
et ses prunelles de marbre

En ce corps brassé d'ancêtres
qui fonde d'autres corps
qui enfante les chimères
qui combat ou se fêle
à ton insu

Chante !

A frontière de peau
Te murant dans l'argile
et les friables contours
de ce corps
gravé dans les chemins de tête

Ce corps qui dit depuis l'aube
par songes et par brouillards
par fièvres et par fables
par larmes et par amour

Chante !

Pour que

Quelques notes de musique germent dans la pénombre¹³
Quelques gouttes de musique perlent à vos regards sombres
Quelques fleurs de musique égaiant le marbre des tombes

¹³ Claire GILLIE, *Clelia Gabyrel : Quelques ... Ombres (Permutance)*, inédit

Quelque éclair de musique désamorce l'éclat des bombes
Quelques silences de musique tiennent en haleine tout un monde
Pour que
Quelque noble musique féconde leurs ombres.

Chante !

Chante le Désiré qui avait pour nom Saül
Et son fils Jonathan
Chante le Mont Gelboë
Qui fut un autre Pitchipoï
Chante comme le fit le jeune David
Sur celui qu'il aimait comme un frère.

*Montes Gelboe*¹⁴

(NB : chanté)

*nec ros nec pluvia veniat super vos
quia inte abjectus est, clypeus fortium, clypeus Saul
quasi non esset unctus oleo.
Quomodo ceciderunt fortes in proelio ?
Jonathas in excelsis tuis interfectus est.
Saul et Jonathas amabiles, et decori valde in vita sua,
in morte quoque non sunt separati*

¹⁴ MONTES GELBOE, ANTIENNE GREGORIENNE ; Evocation du chant grégorien : Montes Gelboe (Sion) où, en 1010 av. JC, le roi Saül (« Désiré », en français) et son fils Jonathan se battent contre les Philistins, d'où découlera le nom de Palestine ; Jonathan meurt au combat tandis que son père se suicide afin d'éviter d'être prisonnier des ennemis. Ici, ce « plain-chant » - terme désignant cette ligne grégorienne - évoque le jeune David qui pleure son roi et son ami Jonathan.